
Discours du citoyen Maigron, maire d'Uzès, prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Discours du citoyen Maigron, maire d'Uzès, prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794). In: Tome LXXXV - du 26 pluviôse au 12 ventôse an II (14 février au 2 mars 1794) pp. 484-485;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1964_num_85_1_32605_t1_0484_0000_5

Fichier pdf généré le 15/05/2023

de la religion naturelle que la nature grave dans le cœur de tous les humains.

Mais où m'emporte mon patriotisme ! le règne des mensonges a passé, les prestiges de l'erreur et de la royauté ne nous fascineront plus les yeux; nous connoissons les droits de l'homme, et nous savons distinguer nos bienfaiteurs d'avec nos tyrans; jurons-leur, à ces monstres qui ne vivent que pour le malheur des Peuples, une haine implacable; frappons la tête des scélérats qui conspirent pour rétablir leur trône de sang; formons entre nous le faisceau de l'union, ce faisceau redoutable qui porte la terreur et la mort parmi les ennemis du genre-humain; c'est à nous, c'est aux sociétés populaires, sentinelles vigilantes de la révolution, d'entourer l'arche constitutionnel qui doit assurer la liberté à tous les Peuples de l'Univers; serrons-nous, creusons de plus en plus les retranchemens que nous avons établi sur la Montagne sacrée; défendons-y toujours la cause de l'homme opprimé; de celui qui gémit dans les fers; ne voyons que la Patrie et défendons-la avec l'énergie de l'homme républicain; soyons toujours à la hauteur de la Révolution; enfin montrons-nous des hommes libres, et comme le législateur immortel versions, s'il le faut, notre sang pour assurer le triomphe de la République.

[Discours du cⁿ Ausan, présid. du district]

Citoyens,

La mort d'un martyr de la Liberté n'abat point le courage des hommes libres: elle réveille leur énergie, enflamme leur âme et les acharne davantage contre les tyrans. Peuple, envisage Marat; c'étoit ton meilleur ami: il est mort pour la patrie: non, il ne mourra jamais, il vivra parmi nous, il vivra parmi les générations futures.

Peuple! la présence de ce grand homme, de cet homme calomnié, poursuivi par les satellites du despotisme, te rappelle tes devoirs; ils sont grands sans doute. Tu viens de triompher de tes ennemis, tu dois à présent consolider la Liberté sur les cadavres fumans des ennemis de la patrie; vaincre les tyrans coalisés contre ton indépendance, les punir de leurs crimes, précipiter dans l'abîme les ennemis du genre-humain, rendre la liberté au monde, et assurer à tous les peuples réunis une paix durable, jurée sur les tombeaux des rois.

Plus de rois, voilà le cri des François: une République, une et indivisible; voilà leur serment.

Un accord avec tous les peuples de la terre; voilà leurs desirs.

Peuple, c'est devant ton meilleur ami, c'est à la face du ciel que tu vas renouveler l'engagement solennel de poursuivre à jamais les tyrans et la tyrannie.

Un serment n'est rien pour un lâche; mais celui qui, élevé à la hauteur de l'homme, sent profondément la dignité de son être, qui, connoissant le prix de la liberté, les droits imprescriptibles de la nature, se rallie autour de la patrie en danger; celui-là meurt, mais n'enfreint pas son serment.

Citoyens, s'il étoit quelqu'un parmi vous qui

eût la lâcheté d'oublier le serment qu'il va prêter, de méconnoître les droits du peuple, de le trahir, et qui, dans des circonstances périlleuses, ne préférera pas la mort à une honteuse capitulation, la place de celui-là, c'est l'échafaud.

Citoyens,

Vous jurez de maintenir la Liberté et l'Égalité, l'unité et l'indivisibilité de la République, la sûreté des personnes et des propriétés, la Constitution décrétée par la Convention nationale, et acceptée par le Peuple français, ou de mourir en les défendant. Vous jurez guerre éternelle aux rois et à la royauté, aux aristocrates, et aux fédéralistes; à tous les ennemis du genre-humain.

[Discours du cⁿ Maigron, maire]

Citoyens,

Qu'il est doux pour les Patriotes de témoigner leur reconnaissance à Marat, l'ami des vrais républicains! la Convention a perdu en lui un de ses plus dignes membres, et le Peuple un de ses plus zélés défenseurs. Son ame pure brûla constamment du saint amour de la Patrie, son courage balança long-tems l'influence du génie de la trahison: tous ses efforts ne tendoient qu'à combattre la cause des tyrans: son ambition étoit de conduire le Peuple françois au plus éminent degré de gloire et du bonheur, lorsqu'il fut traîtreusement assassiné par l'infâme Cordé, qui lui plongea le poignard dans le bain. Marat est mort! mais il existera dans le cœur des bons citoyens: les services qu'il a rendus à la Patrie ne seront point oubliés; sa mémoire sera toujours honorée par ceux qui désirent sincèrement de voir consolider le gouvernement républicain. Partisans du vertueux Marat, suivez ses maximes, et vous saurez distinguer le vrai d'avec le faux patriote! Avant sa mort, la République étoit entourée d'abysses par les projets perfides des conspirateurs de tout genre; aujourd'hui elle triomphe: eh bien! c'est à présent qu'il est plus difficile de connoître les vrais ou faux amis de la liberté et de l'égalité.

Les ennemis de la Patrie prennent toute sorte de masques: tantôt ils argumentent en faveur du modérantisme, tantôt ils outrent le principe, en se servant d'un exagéré patriotisme. Nous devons nous méfier de ceux qui se colorent ainsi, car ils sont aristocrates, fédéralistes ou royalistes; croyez qu'ils peuvent encore être assez nombreux pour corrompre dans ces contrées l'opinion, en endormant les uns sur les vrais dangers de la patrie, et exaspérant les autres contre les meilleurs citoyens.

Les intrigants qui veulent des places ou des profits, se mettent de la partie, et ceux-là ne sont pas les moins dangereux: soyons en garde contre eux tous: craignons tous les excès, mais sur-tout celui du modérantisme; unissons-nous aux vrais républicains pour les extirper tout-à-fait, en même tems que nous opposerons une barrière insurmontable aux intrigants et aux faux patriotes. Pour les juger aisément, faisons-nous cette question: qu'étoient-ils avant le 10 août? qu'étoient leur ton et leur conduite pendant la fermentation du fédéralisme? quelles étoient avant la Révolution leur moralité et leurs moyens d'existence? ces questions éclair-

cies doivent nous mener à un résultat presque sûr pour les démêler, et vous empêcher de tomber dans le précipice qu'on voudroit vous préparer : ne vous y trompez pas, peut-être des braves et bons Montagnards, seront encore victimes et martyrs de la liberté ; mais ils seront bien vengés : le gouvernement révolutionnaire est en vigueur, les autorités constituées ont le plus grand pouvoir : elles peuvent éteindre à la première étincelle la plus grande conspiration, et livrer au tribunal extraordinaire ceux qui traheroient la perte de la République.

Ennemis de la patrie, que vous êtes insensés ! ne voyez-vous pas que vos projets accélèrent votre ruine, et que quelques nombreuses que soient vos phalanges, il faut que tout plie, tout disparaisse à l'approche de nos braves guerriers qui combattent pour une si belle cause, la liberté du monde, gage du bonheur de tous les peuples de l'Univers !

O vous tous, qui voulez l'affermissement de la République, donnez l'exemple de la soumission à la loi ; obéissez à vos magistrats qui en sont les organes, et qui ont juré de vous faire jouir des heureux effets des décrets de la Convention nationale.

[Discours prononcé à la Sté popul. par le c^{te} Baschet, administrat. du district]

Citoyens,

Les ennemis de notre révolution ont pu et peuvent bien, pendant un tems, égarer le peuple sur ses vrais intérêts, mais son aveuglement, qui est toujours inspiré par le mensonge le plus grossier, la calomnie la plus atroce, a un terme qui n'est jamais bien reculé. Nous venons aujourd'hui, en la personne de Marat, nous rappeler ses préceptes sans réplique qu'il nous fourniroit, pour peu que nous voulussions nous mémorier une foule d'exemples plus frappans les uns que les autres.

Le narré succinct que je viens vous soumettre ne me permet pas d'en poursuivre l'analyse. ne devant me borner uniquement qu'à vous entretenir de l'éloge que nous devons à la mémoire de l'Ami du Peuple.

Marat, cher au cœur de tous les vrais Français, (j'entends dire les Sans-Culottes Montagnards) du commencement de sa carrière dans la révolution, voyez-le la sentinelle vigilante d'icelle, sacrifier sa fortune, ses veilles, sa santé, sa vie même, pour procurer aux hommes apathiquement endormis sur leurs droits ; pour leur procurer, dis-je, le recouvrement de leur liberté, précieux et premier don de la Divinité.

De si beaux sentimens qu'on ne peut démentir, lui devoient sans doute un sort plus heureux et plus prospère ; mais malheureusement pour nous et pour lui, ils furent apperçus avant nous par cette caste maudite et à jamais prosignée de notre sol, qu'ils calculèrent dès-lors les moyens de le perdre. Pour y parvenir, ils commencent de le faire poursuivre par une foule de libellistes mercenaires et leurs dignes émules ; et de suite leurs feuilles, leurs écrits particuliers, lui déclarent une guerre autant injuste que cruelle, en le peignant comme un tigre et un antropophage, affamé du sang de son semblable.

Ah ! que tu étois perfide, toi Royou, qui as perdu cette foule immense de superstitieux, en prêtant ta plume satyrique pour le combattre, quoique convaincu comme tu l'étois et de ses principes et de la véracité de ses écrits : mais, que dis-je, il leur falloit des êtres méprisables tel que toi, et on ne pouvoit pas mieux s'adresser afin de prémunir ces âmes foibles et timides par ton langage fanatique.

Tu y réussis en éteignant pour eux, par tes prestiges abominables, le flambeau qui devoit seul les éclairer, pour marcher dans le sentier de notre belle révolution. Mais à présent que la vérité a succédé à l'erreur, connois ton opprobre, tu as été voué, toi et tes écrits, aux flammes, seul élément qui leur convenoit ; et la postérité ne prononcera ton nom qu'avec horreur : voilà ta digne récompense.

Revenons à Marat. Dans ce tems orageux pour ses mœurs et sa réputation, première attaque portée contre lui, voyez-le tranquillement écouter l'écho des traitres, et continuer sans relâche, à poursuivre la tâche glorieuse qu'il s'étoit imposée, d'instruire le Peuple sur ses vrais intérêts : malheureusement une partie se montre contre lui : les êtres les plus ingrats et les plus méchants, sentimens à eux donnés par les insinuations perfides des écrivains empoisonnés ; et malgré leur obstination, rien ne l'arrête, il semble retirer au contraire une récompense de cette ingratitude, en redoublant de zèle, et il seroit peut-être parvenu à gagner leur confiance.

Que sont alors les ennemis de la patrie : enragés de sa fermeté constante, ils cherchent à l'accuser pardevant les autorités constituées, qui, dans cette époque, étoient ses juges et ses détracteurs : ces modernes Amicus et Licon, entendent les dénonciations portées contre lui, sous les apparences de l'impartialité ; et cependant, sans pudeur pour la justice, le poursuivent clandestinement et l'obligent à se cacher, non pas pour se soustraire au tourment, mais pour se conserver la liberté d'écrire.

Ah ! Marat, il n'y avoit qu'un homme tel que toi, aucun intérêt ne te faisant agir, qui fût capable, dans les persécutions, de rester inébranlable dans tes principes, et invariable dans tes écrits.

Oui, Citoyens, Marat, quoique au fond de sa caverne, ne laisse pas de découvrir les trames odieuses qu'on ourdissoit pour asservir la Patrie : son œil vigilant, éclairé par le génie de la liberté, pénètre jusques dans les endroits les plus reculés, et les refuges les plus cachés de ses cannibales pour en déterrer les complots, les faire connoître et les publier à la France entière.

Nous sommes tous convaincus de cette grande vérité et la conduite dévoilée des Bailly, la Fayette, Dumouriez, Petion, etc. et notre dernier tyran, en sont bien des preuves authentiques.

Ces faits incontestables de son intrépidité et de son courage, lui méritèrent la confiance de Représentant à la Convention nationale, et la conduite énergique qu'il y tint, lui fit conserver celle de vrai ami de la République.

D'après de si beaux exploits, qui auroit pu s'imaginer qu'on pouvoit encore attenter, par la même voie de la calomnie, à ternir sa réputation de défenseur zélé du Peuple, si justement mérité.